

Docteur Xavier Emmanuelli, conférence à Bourges le 10 janvier 2011 à la CCI

Le Dr Jacques Saugier, président de l'association *Foi et Culture*, présente Xavier Emmanuelli comme le cofondateur, avec B. Kouchner et d'autres, de Médecins sans Frontières (MSF), en 1971, après la guerre du Biafra. A la suite d'une expérience dans les prisons, X. E. a fondé le SAMU Social, où les soignants vont « à la maraude », à la recherche des gens en détresse dans la rue, et ce concept a eu tant de succès qu'il a fait des émules à Bucarest, Moscou, Dakar... De 1995 à 1997, X. E. a été Secrétaire d'Etat à l'Action Humanitaire (sans-abris, apatrides...). Il a écrit une quinzaine d'ouvrages. On trouvera sur Internet des renseignements sur son action et la liste de ses publications.

Xavier Emmanuelli a alors pris la parole plutôt pour un témoignage que pour une conférence, parlant à bâtons rompus sur un ton discret qui n'a pas toujours été entendu de tous, d'où ce compte-rendu à partir des notes manuscrites d'une auditrice qui a saisi ce qu'elle a pu.

Conférence

X. E. est, comme Bernard Kouchner, fils d'un de ces médecins d'autrefois, qui étaient socialement plus que des médecins comme on le verra plus loin. Le code médical comporte trois principes : un colloque singulier entre le médecin et son patient qui lui donne pouvoir de le soigner ; le secret médical ; le choix par le patient de son médecin avec qui il va faire affaire en toute confiance. Dans le cas de la médecine d'urgence (X. E. est réanimateur urgentiste), ces trois principes sont brisés : il n'y a plus de colloque ni de choix, et le secret médical est difficile à garder dans la mesure où il faut faire des bilans officiels. Bien au-delà de la vie commune, le médecin pratique une sorte de « lutte avec l'ange » quand il secourt le malade qui se débat lui-même contre la maladie pour vivre : l'urgentiste ne peut pas rester indifférent à cette lutte. Et si le malade qui est en réanimation meurt, le médecin se pose la question du sens de la vie. L'urgentiste ne se pose pas les questions sur l'« acharnement thérapeutique » ou « le droit de mourir dans la dignité », qui sont pour lui des questions mal posées.

X. E. était d'abord un « enfant des Lumières », un positiviste. Le médecin est un homme orgueilleux qui croit pouvoir influencer le destin. Mais la question du sens de la vie demande une pensée et des ressources. Né de parents corses, il était un « catholique culturel » et avait sans doute reçu des graines de spiritualité qui lui ont permis de trouver un sens sous forme d'espérance, devant ce corps qui se débat. Cette foi est venue sur le tard (X. E. a 72 ans actuellement) et a été pour lui une ressource. Il nous le fait comprendre par une anecdote vécue dans un camp thaïlandais, à la frontière du Cambodge. Lors d'un des tirs occasionnels contre ce camp par les Cambodgiens, il arrive sur un plateau un chargement de blessés auprès des deux urgentistes, qui font le tri entre les blessés soignables et les autres. Une jeune femme montre qu'elle a été totalement éventrée. Alors que l'urgentiste Emmanuelli s'intéresse à ceux qu'il peut tirer d'affaire, son collègue commence à prendre du temps pour caresser la tête de la moribonde et l'aider à mourir par ce geste rassurant. Il l'accompagne jusqu'à la mort qui survient peu après. Emmanuelli lui demande ce qu'il a fait au lieu de secourir les autres. Il faut que son collègue lui explique, et X. E. apprend, dans cette expérience désagréable, que l'accompagnement est essentiel, qu'on savait autrefois le pratiquer, qu'il ne faut pas séparer le médical du médico-social.

Le médecin de campagne de la génération de son père avait cinq fonctions : celle de médecin ; celle de médecin de famille, dans des maisons où il y avait trois générations sous le même toit, ce qui faisait du médecin un médiateur familial ; celle de médiateur social car il intervenait dans les conflits sociaux. En outre, il avait des connaissances sur le sens de la vie : il avait donc un rôle de sage. Et on le retrouvait au lit des agonisants, cette dernière visite étant gratuite.

Le SAMU est une invention française des militaires, qui savaient très bien rechercher leurs morts et blessés sur les champs de bataille. Le SAMU va à la rencontre des accidentés du travail et de la route : dès l'ambulance, on est déjà à l'hôpital, concept génial qui sauve des vies. Le SAMU Social a utilisé le même concept pour les personnes en détresse dans la rue. Médecins sans Frontière va à la rencontre des accidentés collectifs. Ce n'était possible qu'avec de jeunes médecins baroudeurs. Ainsi au Salvador, l'équipe médicale en voiture demande à un des protagonistes des combats jusqu'où elle peut aller au cœur du terrain des affrontements, et il répond : « Homme, tu vas jusque là où ton courage te mène. » Belle expérience pour de jeunes médecins, qui leur fait découvrir non la vie de tous les jours et de tout le monde mais celle des grandes occasions. C'est la vie tragique où on devient solidaire parce que les choix sont réduits, la vie schématique. On se donne. Actuellement, les personnes jeunes sont séparées de la réalité par l'image ; elles sont coupées du toucher. Le SAMU et MSF redonnent la réalité, apprennent à être de l'ancien temps.

« J'ai vu mourir la variole » : dernier cas en 1976 ! Une maladie qui faisait tant de dégâts ! La même chose est en trains de se passer pour la poliomyélite. Mais si on fait mourir un germe (pathocénose), virus, champignon, etc., on en laisse émerger un autre, telle est l'idée poétique d'un Croate, Geremek.

Avant le SAMU social, à Nanterre, de temps à autre la police ramassait les clochards, brutalement et sur le critère de l'apparence. Il s'ensuivait des dégâts physiques. Mais pour des gens qui ont intériorisé le fait que personne ne les écouterait, à qui se plaindre ? Comment fonctionne l'exclusion ? Chacun a besoin de parler, d'être regardé. Mais ceux qui sont des ruines ? Ils savent qu'ils sont invisibles, et même à leurs propres yeux. Ils désertent leur propre corps. On va chercher dans les yeux des autres ce qu'on voudrait être. On s'auto-séduit. Ainsi les vieilles gens qui vont chez le coiffeur continuent à se séduire elles-mêmes. Mais si personne ne regarde, on ne se regarde plus soi-même. Tout le monde, quel que soit l'âge ou la condition, dit « regarde-moi ; aime-moi parce que ceci, parce que cela, parce que je suis riche, parce que je suis pauvre, etc. » X. E. a fait une lecture, La Tragédie des Ik : il s'agit d'une tribu en Ouganda pratiquant une curieuse coutume de fiançailles utilisant des buffles. A la suite de massacres, on a mis ces populations dans un parc national, on les a sortis de leurs coutumes et chacun n'a plus été capable de s'occuper que de lui-même, en ignorant les autres. Deux observateurs ont noté soigneusement toutes leurs coutumes, sans intervenir, mais quelqu'un leur a fait remarquer qu'ils auraient dû leur prêter secours, que ces hommes étaient nos semblables et non nos pareils. L'un des ethnologues s'est suicidé. Du point de vue de X. E., nous sommes frères parce que nous avons le même Père. Le Christianisme met l'incarnation au centre de la vie. X. E. a dû le découvrir ; sa foi a grandi par une « initiation » qui a duré une dizaine d'années.

Les jeunes citadins en exclusion désertent le temps, ils n'ont pas de projet. C'est un syndrome clinique. Ils sont sujets à des problèmes psychiatriques.

Dans notre société, on qualifie le vieillissement de « 5ème risque », ce qui est un comble puisque cette étape de la vie fait partie de notre condition humaine.

Notre image du corps a été fabriquée à la fin du 18ème siècle et au début du 19ème, quand on l'a compris comme une mécanique. On se débarrassait de la magie, de la théorie des humeurs... A partir de là ont eu lieu des progrès médicaux foudroyants. Mais quelle est la finalité de la mécanique humaine ? X.E. répond « produire et recevoir du sens et de l'amour ».

Il est très difficile d'être responsable, tout en appartenant à un groupe, ce qui est une nécessité. Infirmiers, médecins, logisticiens constituent des équipes formidables qui vous font vous confronter aux autres et à soi-même. Ambroise Paré disait : « Je le pensai et Dieu le guérit. » Dans les années 1970 où les accidents de la route causaient 17000 morts par an, c'était le bon moment pour créer le SAMU. Pour la responsabilité, pensons au médecin Eugène Jamot : au Cameroun, un pays trois fois grand comme la France, il a combattu la maladie du sommeil. On peut le considérer comme un ancêtre du SAMU. Le traitement était très agressif, dangereux mais efficace ; on faisait une ponction lombaire ; on injectait un dérivé d'arsenic... Jamot était nobélisable. Mais il a assumé une énorme erreur de dosage d'un de ses assistants, qui a fait des morts et une centaine d'aveugles. Il n'eut pas le Prix Nobel. Autre exemple du sens de la responsabilité, Pinel, qui en pleine Terreur, époque où on était exécuté pour bien peu de choses, a dit que les fous sont des hommes dont le cerveau est malade, les libérant ainsi de leurs chaînes. Ces actions sont des combats qu'on peut gagner. Le SAMU social a été une entreprise difficile, mais Chirac, Maire de Paris (pour des motifs électoralistes ?) a aidé à la réaliser. On a bricolé pour avoir du personnel. Et le 23 décembre s'étalait une publicité : « Toubibs, c'est ce soir. » L'antenne était sur la place Denfert-Rochereau, avec télévisions, radios, journaux, un camion et un téléphone : le téléphone ne sonnait pas, les journalistes commençaient à rire, l'angoisse de ne pas réussir montait... Puis le téléphone a sonné : une vieille femme signalait un clochard au pied de son immeuble. « Madame, nous arrivons tout de suite ». Ouf. On attend encore 20 mn. Second coup de téléphone : hélas, c'était la même dame nous disant : « Mais vous avez oublié les cartons » (confondant le SAMU social nouveau-né et les éboueurs). Puis, ça a marché. Mais certains clochards se sauvaient, nous prenant pour la police. « On n'est tout de même que l'objet de la Providence qui vous met là où il faut, quand il faut. C'est en me retournant sur ma carrière que je l'ai su, pas tout de suite. »

Échanges :

Que faites-vous actuellement ?

1965-1975 a été la décennie de l'urgence : SAMU, MSF, EMIR (militaire). Même philosophie chez Europe et Mondial Assistance. X. E. a monté à la Fac de Médecine le Master « Santé, Solidarité, Cité » pour l'aide aux enfants errants dans les mégapoles. Il écrit, il anime, il enseigne et il va chercher de l'argent pour le SAMU Social (salaires, matériels...) dans des fondations.

Les rituels

On sera obligés de remettre des rituels dans la vie sociale. Par exemple le rituel de politesse signifie « On va avoir des relations ; je ne suis pas ton ennemi... ». C'est un rituel d'apaisement. Il y a des rituels du corps comme les tatouages. Autrefois ils avaient un sens, qu'on voyait à Fleury-Mérogis par exemple. Il y avait une grammaire du tatouage. Maintenant, les tatouages et les piercings ne sont plus significatifs. Le chien qui accompagne des SDF signifie l'immaturation du corps. Il est comme un prolongement du corps et signifie aussi : ne m'approche pas (les dents du chien). Nous avons besoin de rituels et de symboliques.

Selon le sociologue Edward Hole, il existe quatre dimensions rituelles dont il faut bénéficier :

1. La dimension du toucher (amants, mère... Il inclut la claque et le baiser...)
2. Celle de l'espace : ainsi une voiture trop bruyante signifie « Partout où tu entends ma musique, c'est chez moi. »
3. La dimension sociale
4. La dimension publique (quand on s'adresse à un groupe).

L'exclusion :

Ce mot a été introduit en 1974 par René Lenoir, comme terme sociologique, à propos d'affirmations du genre « Un Français sur dix est un vieux ». Il est devenu ensuite politique et idéologique.

Dans dix ans, on aura changé d'époque car un milliard d'hommes seront sur les routes. Comment fait-on quand on est nomade ? Au 19^{ème} siècle, les gens ruinés prenaient la route. Il y eut alors une loi contre le vagabondage, qui n'a été supprimée qu'en 1993.

Boris Cyrulnik a théorisé sur la résilience (la capacité de « rebondir »). Les gens autrefois savaient s'écouter et se soutenir.

La « suradaptation paradoxale » à la rue et à ses horreurs :

Les mieux adaptés à la rue sont les moins aptes à revenir dans un milieu normal. Six à dix ans de rue rendent impossible la réadaptation.

L'horreur qu'est la rue pour un homme se trouve multipliée par dix pour une femme (violée des dizaines de fois dans ces conditions, etc.) On va faire une « maison des femmes » (on n'a pas encore trouvé de meilleure désignation) mais c'est très coûteux. On a trouvé des sponsors, dont un inattendu, L'Oréal, qui a déjà travaillé pour redonner leur féminité par le maquillage à des femmes passées par la chimiothérapie. Dans chaque groupe, il faut une psycho-esthéticienne, oiseau rare, et combien de petits groupes ne faudrait-il pas !

Question sur les logements, crise actuelle dont X. E. s'occupe aussi :

C'est une lutte très compliquée. Tout le monde va vivre en ville. Un logement devient un placement. Il est difficile pour un Maire de construire des logements sociaux. La Loi DALO (Droit Opposable au Logement) incite à la réclamation. Quand il y en aura trop, cela dopera la construction (à condition que les bailleurs y trouvent leur compte).

Devenir croyant ?

C'est possible « une fois que vous avez décidé de franchir le pas... dans un monde qui vous montre du doigt. » Pour notre conférencier, ça n'a pas été un événement et il n'y pas eu de date, mais chaque fois qu'une petite chose s'est passée, il a été confirmé dans son choix.

Conclusion :

Michel Verdier conclut en remerciant le conférencier pour tout son parcours, dont la première leçon est la reconnaissance de la dignité de tout être humain. Par son sens du service et de l'autre, Xavier Emmanuelli force notre admiration et peut nous servir d'exemple.

Un grand merci pour l'accueil bienveillant de la Chambre de Commerce et de l'Industrie.

Jacqueline Avrin, javrin@free.fr

Bibliographie :

- ***Au seuil de l'éternité* (Albin Michel, 2010), prix Spiritualités d'aujourd'hui**
- *La Grande Exclusion : l'urgence sociale, symptôme et thérapie*, avec Catherine Malabou (Bayard, 2009)
- *La Fragilité, faiblesse ou richesse*, collectif (Albin Michel, 2009)
- *Dans la rue*, avec Olivier Tallec et Clémentine Frémontier (Le Baron perché, 2006)
- *L'Homme en état d'urgence* (Hachette, 2005)
- *Célébrations chrétiennes*, collectif (Albin Michel, 2004)
- *Out... La malédiction de l'exclusion peut-elle être vaincue ?* (Robert Laffont, 2003)
- *La Fracture sociale* (P.U.F., collection « Que sais-je ? », 2002)
- *Célébration de la pauvreté : regards sur François d'Assise*, avec Michel Feuillet (Albin Michel, 2000)
- *L'homme n'est pas la mesure de l'homme* (Presses de la Renaissance, 1998, rééd. Pocket, 2000)
- *Prélude à la symphonie du nouveau monde* (Odile Jacob, 1998)
- *Au secours de la vie. La médecine d'urgence*, avec Julien Emmanuelli (Gallimard, collection « Découverte », 1996)
- *J'attends quelqu'un*, avec Marie-Elisabeth Jeannin (Albin Michel, collection « Espaces libres », 1996)
- *Dernier avis avant la fin du monde* (Albin Michel, 1994, rééd. 1999).
- *Au vent du monde* (Flammarion, 1992)
- *Les Prédateurs de l'action humanitaire* (Albin Michel, 1991)
- *Ballade pour un père* (Ramsay, 1988, rééd. Flammarion, 1998)
- *Médecine et secours d'urgence* (P.U.F., collection « Que sais-je ? », 1979)